Crime, Histoire & Sociétés / Crime, History & Societies

Vol. 13, n°1 | 2009
Varia

Maria Luddy, *Prostitution and Irish Society (1800-1940)*

Cambridge, Cambridge University Press, 2007, 366 pp., ISBN 978 0 521 70905 7

Christine Machiels

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/chs/707>

DOI : 10.4000/chs.707

ISSN : 1663-4837

Éditeur

Librairie Droz

Édition imprimée

Date de publication : 1 mars 2009

Pagination : 146-148

ISBN : 978-2-600-01295-9

ISSN : 1422-0857

Référence électronique

Christine Machiels, « Maria Luddy, *Prostitution and Irish Society (1800-1940)* », *Crime, Histoire & Sociétés / Crime, History & Societies* [En ligne], Vol. 13, n°1 | 2009, mis en ligne le 25 mars 2009, consulté le 23 mars 2022. URL : <http://journals.openedition.org/chs/707> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/chs.707>

Maria Luddy, *Prostitution and Irish Society (1800-1940)*, Cambridge, Cambridge University Press, 2007, 366 pp., ISBN 978 0 521 70905 7.

À la croisée entre l'histoire sociale et culturelle et l'histoire du genre et des femmes, Maria Luddy propose une vaste étude sur la prostitution en Irlande de 1800 à 1940. Sans pour autant contourner la difficile question de l'impact des répressions, l'auteure revoit et critique l'idée selon laquelle le contrôle exercé sur l'expression de la sexualité féminine par l'Église et la société irlandaise en général entraîne l'absence de comportements sexuels « libres » (prostitution et relations hors mariage). Inspirée par les travaux antérieurs de Judith Walkowitz, Ruth Rosen, Luise White et Gail Hershatter, M. Luddy interroge une diversité de sources, allant du rapport policier ou judiciaire aux discours moralistes, hygiénistes et militants, en passant par les registres des institutions de relèvement (en particulier les *Magdalen asylums*). Cette documentation témoigne à de trop rares occasions du quotidien des femmes prostituées, et, à de plus fréquentes reprises, du processus de contrôle social sur cette population marginalisée et rejetée par une société irlandaise « respectable ». Malgré les ambitions de l'auteure telles qu'énoncées en introduction, et en partie à cause des inévitables silences de l'histoire, l'étude porte davantage sur les réponses institutionnelle, religieuse, médicale et philanthropique aux sexualités, considérées à l'époque comme « déviantes », que sur l'expérience prostitutionnelle en soi. Rien d'étonnant à ce relatif déséquilibre : au tournant du siècle, la prostitution devient une question sociale à part entière, non dépourvue d'enjeux politiques, suscitant, certes dans une moindre mesure qu'en Angleterre mais dans le contexte politique et social spécifique de l'Irlande, un foisonnement de réflexions de la part des autorités civiles et militaires, des moralistes, des médecins, mais aussi des suffragistes et des nationalistes. La palette variée de sources, la finesse dans leur critique et leur interprétation, souvent enrichies par des extraits, des tableaux ou des illustrations, constituent les principales qualités de la recherche de M. Luddy.

La présentation des résultats de son enquête est cependant assez confuse, diluant la problématique centrale dans un exposé fragmenté en six chapitres. Si chacun comporte un intérêt en soi, on regrette néanmoins l'absence de fil conducteur et la timidité des liens entre les différentes parties, constituant autant de facettes d'un sujet d'étude multiforme : la prostitution dans la société irlandaise. M. Luddy mesure d'abord l'ampleur de sa répression tout au long du XIX^e siècle et de la première moitié du XX^e siècle, à partir des statistiques policière, criminelle et judiciaire. Visibilité et risque de contamination (morale ou physique) conditionnent les poursuites policières, sporadiques, à l'égard des prostituées les plus vulnérables, contre lesquelles sont dirigées la plupart des plaintes publiques. Mais quel est le quotidien de ces femmes, souvent ignorées par la société irlandaise, parfois fustigées en périodes de crise morale ? M. Luddy ne répond, dans un second chapitre, par l'étude d'une enquête inédite du journaliste James Greenwood sur *The «wrens» of the Curragh* (1867), une communauté de femmes qui exercent la prostitution aux alentours du camp militaire. Non sans un certain sentimentalisme, Greenwood décrit leurs conditions difficiles et marginales de vie. Au delà des individus, l'existence collective de ces prostituées constitue une menace pour la communauté locale, qui ne sollicite les autorités civiles et militaires, que quand ces « femmes publiques » sortent de l'ombre, franchissant les limites du « tolérable » à l'égard de la prostitution, tacitement admise dans les villes de garnison.

Si la prostitution appelle de manière ponctuelle une intervention officielle, au nom de la santé ou de l'ordre public, la prise en charge des prostituées proprement

dite est confiée à l'initiative philanthropique, souvent religieuse. L'auteure se penche, dans une troisième partie, sur l'histoire des *Magdalen asylums*, de 1765 à 1940, avec un intérêt tout particulier pour les filles qui s'y trouvent. Les *Magdalen asylums* ne se préoccupaient pas beaucoup des causes de la prostitution, mais consacraient leur énergie à sauver les « pénitentes » par la prière et le travail de blanchisserie. M. Luddy observe que jusqu'à la fin du XIX^e siècle, ces institutions, laïques ou religieuses, dont le but était la réhabilitation des « filles perdues » apparaissaient, pour la majorité des femmes, comme des refuges temporaires, qu'elles intégraient et quittaient librement, plutôt que comme des établissements de réforme. Au cours du XX^e siècle, les *Magdalen asylums* deviennent de moins en moins flexibles à l'égard des femmes dont la sexualité active est perçue comme « suspecte » (prostituées, mères célibataires, « filles légères » ou abusées), envoyées dans les couvents par leur famille, issues d'*industrial schools* ou de *reformatory schools*. Il semble évident qu'au début du XX^e siècle certaines femmes vivaient dans ces institutions contre leur volonté, mais les sources, manquantes ou inaccessibles, ne permettent pas, selon l'auteure, par ailleurs très critique à l'égard de l'étude de Frances Finnegan², de conclure sur les conditions de leur « détention ».

Les femmes qui se prostituent sont considérées, au XIX^e siècle, à la fois comme une source de contagion morale et physique. Pour remédier à l'immoralité, des institutions de réformes sont créées par l'initiative privée ; quant à la prise en charge de la menace sanitaire, qui fait l'objet du quatrième chapitre, elle revient à l'État, à l'initiative des *Lock Hospitals* pour le traitement des maladies vénériennes. Au cours des années 1860, l'inquiétude grandissante à l'égard de la santé des soldats suscite l'adoption des *Contagious Diseases Acts* (1864, 1866 et 1869), qui instaurent l'inspection médicale obligatoire pour les prostituées dans les villes de garnisons en Angleterre et en Irlande. Perçus comme des mesures favorisant l'immoralité, les *CDA* sont violemment combattus en Angleterre. Si cette nouvelle réglementation de la prostitution ne suscite pas la même hostilité en Irlande – la plupart répugne à parler ouvertement de sexualité –, quelques personnalités actives dans le mouvement en Irlande, des Quakers surtout, portent la question de la prostitution sur la scène publique.

La prostitution est discutée au XIX^e siècle comme une question sociale et morale, à laquelle s'ajoute une dimension politique au tournant du XX^e siècle. M. Luddy y consacre les deux derniers chapitres de son livre. Suffragistes et nationalistes militent ensemble pour que la question de la prostitution soit inscrite à l'agenda politique, sans pour autant partager les mêmes espérances quant à l'issue du débat. À partir de 1912, la peur-panique sur la « traite des blanches » contextualise leurs revendications. La « prostituée » constitue le symbole de l'oppression masculine sur les femmes, pour celles qui revendiquent le droit des femmes à l'autonomie politique ; la preuve de l'oppression anglaise sur les Irlandais, selon les nationalistes qui défendent le droit à l'autonomie politique et culturelle. En filigrane, c'est bien de l'idée de « régénération morale », passant par la condamnation du vice chez les hommes pour les premières, chez les soldats anglais en particulier pour les seconds, dont il est question.

La « pureté sexuelle et morale » devient centrale dans la définition de l'*Irish Free State* entre les années 1920. L'indépendance met fin à la présence des troupes anglaises

² Finnegan F., *'Do Penance or Perish': A Study of Magdalen Asylums in Ireland*, Piltown, Co. Kilkenny, Congrave Press, 2001 ; New York, First Oxford University Press, 2004.

sur le territoire irlandais. Désormais, l'État et l'Église identifient l'autonomie sexuelle des femmes (incarner par la « prostituée », la « mère célibataire ») comme le principal danger pour la condition morale de la nation. M. Luddy de conclure que ce sont les impératifs politiques et religieux qui justifient une nouvelle fois cette politisation de la sexualité féminine. Au final, l'auteure nous invite, par le détour d'une étude sur l'expression de la sexualité dans la société irlandaise des XIX^e et XX^e siècles, à juger de la nature de sa répression, empruntant les questionnements et les méthodes d'une historiographie récente pour laquelle la prostitution, comme sujet d'histoire, apparaît, selon Timothy J. Gilfoyle, « *as a vehicle not only to explore sexuality and gender but also the evolution of state power and modernity in the nineteenth and twentieth centuries* »³.

Christine Machiels

Aspirante FRS-FNRS

Centre d'histoire du droit et de la justice, UCL
christine.machiels@uclouvain.be

Benoît Majerus, *Occupations et logiques policières. La police bruxelloise en 1914-1918 et 1940-1945*, Bruxelles, Académie Royale de Belgique, 2008, 388 pp., ISBN 0378 7893 et 978 2 8031 02419.

Si l'histoire des polices belges au XIX^e siècle commence à sortir de l'ombre (notamment grâce aux travaux de Luc Keunings sur la police bruxelloise, ou ceux d'Axel Tixhon portant sur l'activité de la gendarmerie au prisme des statistiques judiciaires), ses développements au XX^e siècle restent largement méconnus. Le paysage policier belge donne l'impression d'une stabilité apparente tout au long du siècle : à la fin de la Première Guerre mondiale, la police judiciaire est instaurée, à côté de la gendarmerie, force militaire d'ampleur nationale, et de la multitude de polices communales, dépendant des pouvoirs locaux. Il faudra attendre 1998, et les suites de l'affaire Dutroux pour que cette structuration évolue considérablement, la police devenant unique, « intégrée à deux niveaux ». Pourtant, la stabilité n'est qu'apparente. Ces trois dernières décennies, le paysage policier belge a été profondément remis en question, suite à divers scandales et dysfonctionnements. Au cœur de ces débats, des problématiques aussi variées que l'autonomie des polices, la coordination entre services, leur efficacité, la modernisation, ou la formation du personnel. En fait, ces questions ne sont pas neuves, elles ont été discutées tout au long du XX^e siècle. Par conséquent, il n'est possible de les comprendre que dans une perspective historique.

Depuis 1914, nombreux sont les soubresauts de l'histoire des polices en Belgique. Elle est notamment frappée de plein fouet par la double occupation allemande durant les guerres mondiales, une spécificité belge. Ces occupations constituent des moments cruciaux du développement de l'appareil policier. Aussi, les recherches ont-elles tendance à se concentrer sur ces périodes de crise, pour en évaluer l'impact sur l'organisation et les pratiques policières. Plus particulièrement, se pose la question de la normalité ou au contraire, des spécificités, du travail policier en territoires occupés.

³ Gilfoyle (T. J.), Review Essay. Prostitutes in History. From Parables of Pornography to Metaphors of Modernity, *The American Historical Review*, 1999, 104, 1, pp. 140-141.